

READ building

Revue d'études littéraires

3

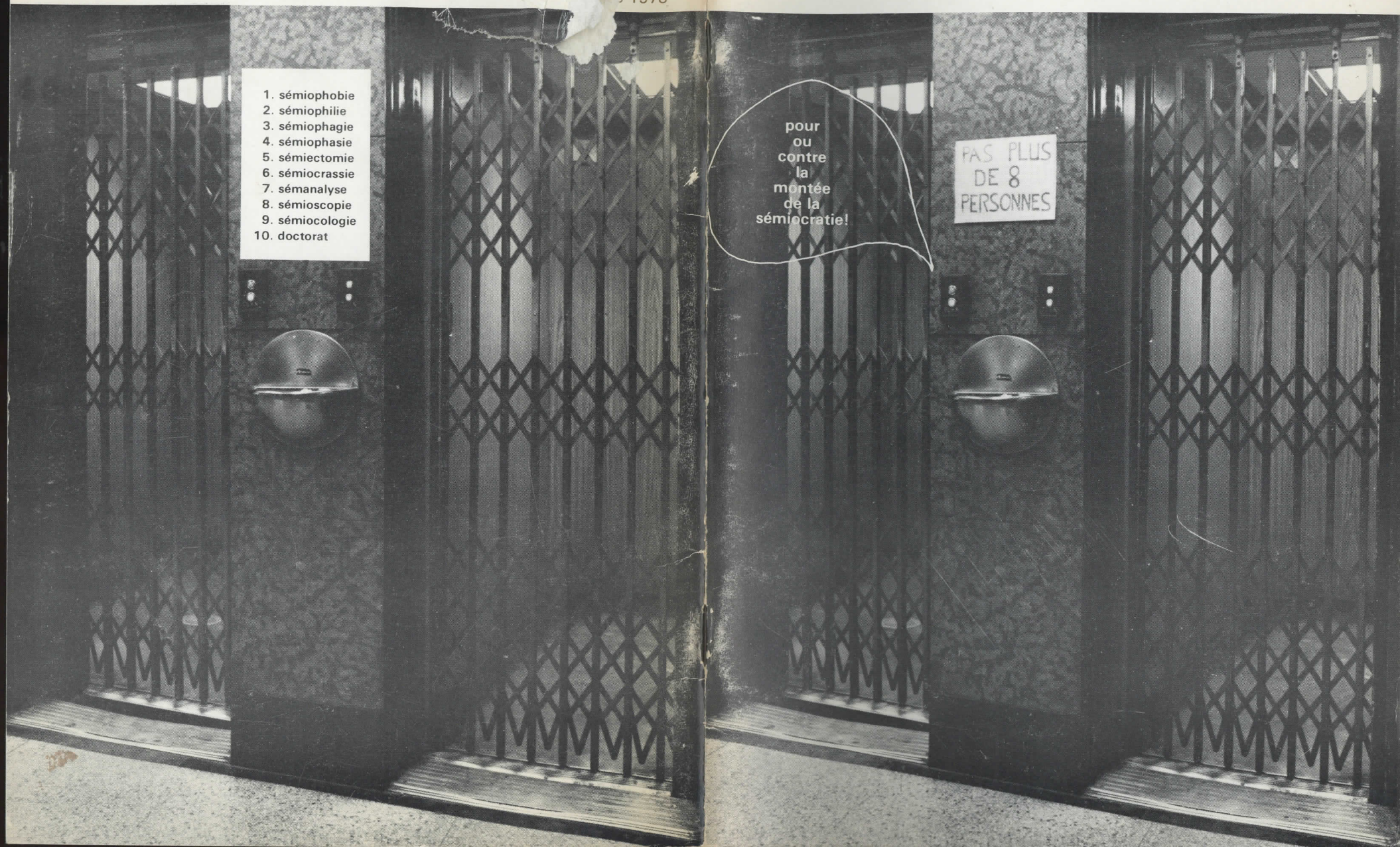
Prix \$1.75

1978

1. sémiophobie
2. sémiophilie
3. sémiophagie
4. sémiophasie
5. sémiectomie
6. sémiocrassie
7. sémanalyse
8. sémioscopie
9. sémiocologie
10. doctorat

pour
ou
contre
la
montée
de la
sémiocratie!

PAS PLUS
DE 8
PERSONNES



trimestriel
No. 3 été 78

Sommaire

Présentation du numéro 3 _____ 3
Situation du livre au Québec _____ 5
L'oppression des femmes _____ 9
Pour une critique de la sémiologie _____ 13
Pour une fonction sociale du discours _____ 17
Histoire de sèmuser... _____ 22

La revue reçoit les textes produits par les étudiants du module d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Ils doivent être déposés au local 4025 du pavillon Read. Les documents restent à la disposition du comité de publication.

Le comité de rédaction et le comité de publication est formé de ceux qui publient dans la revue et de tous les étudiants du module qui le désirent.

Dépôt légal -D775 553 -2e trimestre 1978
Bibliothèque nationale du Québec

Comité de rédaction: Mariette Danis,
Raymond Duberger, Judith
L'espérance, Daniel Marchand.

Le comité publication est formé du
comité de rédaction et de Richard
Bélanger, Michel Coutu et Danielle
Ricard.

Collaborateurs: Simon Harel, Nicole
Lachapelle, Marie-andrée Lévesque,
Patrick Loze, Richard Prieur, Victor
Sabino.

conception: section graphisme de l'UQAM
impression: service des approvisionnements
juin 1978

Présentation du numéro 3

Read Building est la revue littéraire et
culturelle des étudiants du module
études littéraires de l'Université du
Québec à Montréal.

La littérature véhicule des préjugés
sur son objet et sur l'écrivain: (par
exemple, de nombreuses conceptions
mystifient le créateur). Nous croyons
qu'une revue littéraire tout en gardant
sa spécificité peut et doit désamorcer
le processus de mystification de son
objet. Pour nous c'est en confrontant
la littérature avec nos problèmes
quotidiens et concrets que notre
travail deviendra lié à la réalité
universitaire. Nous ne croyons pas
que cette option évacue les débats
littéraires. Au contraire, elle amène
un nouvel éclairage sur le débat et
élabore un point de vue qui est
souvent absent de l'université. Il s'agit
d'opérer une destitution d'une vision
métaphysique de la littérature.

La littérature est pour nous, étudiants,
le domaine pour lequel nous avons un
intérêt marqué. Nous savons que dans
notre société, ce ne sera certes pas par
la culture que la majorité des
étudiants vivront. Le secteur littéraire
n'est pas directement lié avec les
besoins de l'entreprise privée et de la
grande entreprise. Le phénomène
littéraire a trop souvent tendance à
s'enfermer dans sa tour d'ivoire.

La revue s'est transformée à partir des
différentes critiques formulées par les
étudiants du module et à partir de la
restructuration du comité de
publication et l'instauration d'un
comité de rédaction.

Commençons par le premier point: il
n'existait pas de direction véritable à
la revue. Nous acceptions tous les
textes sans condition. Nous pensions
qu'en juxtaposant de façon
hétéroclite diverses pratiques
d'écritures et d'autre part certaines
analyses touchant soit les problèmes
modulaires, soit certaines théories
véhiculées en études littéraires, nous
réflétions de façon honnête la vie

modulaire à l'UQAM. Nous avons cru
que cette hétérogénéité pouvait
provoquer la polémique et le débat. En
d'autres mots, notre définition de la
polémique ressemblait étrangement à
celle de la confusion.

Notre rôle de direction s'était borné,
par l'entremise de l'éditorial, à porter
un jugement pseudo-socialisant sur
diverses écritures. Nous préconisions
de façon plus ou moins abstraite un
retour aux problèmes concrets des
étudiants. Nous semblions rejeter la
création d'une part et promouvoir
d'autre part les analyses critiques
alors que les antagonismes réels ne
sont jamais situés sur ce plan. En fait,
nous posions l'analyse en tant que
forme privilégiée pour atteindre la
critique de notre milieu et nous
l'opposions à la création sous prétexte
que celle-ci menait à l'idéalisme.

Nos erreurs principales furent donc
d'une part de critiquer sans proposer,
sans s'impliquer et d'autre part de ne
pas donner une véritable direction à la
revue.

La participation de nouveaux
étudiants au comité de publication et
de rédaction a fait renaître la revue. Ce
vif intérêt a eu des répercussions
positives sur la ligne générale de Read
Building. Un comité de rédaction a été
formé. Il est composé de 4 membres
qui ont la responsabilité de
l'orientation et de la direction. Ce
comité est redevable du comité de
publication (ouvert à tous les
étudiants) et dont les tâches touchent
tous les aspects de la production de la
revue (rédaction, choix de textes,
imprimerie).

À partir des débats et des discussions
de ces comités, nous avons pu
élaborer une orientation précise du
rôle que la revue Read Building devait
jouer au sein du module.

Un premier principe s'est dégagé de
nos réunions: la revue doit devenir un
lieu de polémiques, de discussions et

de débats. Les numéros précédents juxtaposaient sans cohérence et sans explication, différents textes littéraires. Ainsi nous retrouvions côte à côte et sans lien des textes formalistes, de la poésie plus "classique" et des analyses. Ce numéro précise le champ d'action de la revue pour justement créer dans les numéros ultérieurs des discussions et des polémiques en rapport avec cette orientation.

Dans un deuxième temps, nous accentuons le fait que la revue vise l'unité et le regroupement des étudiants... La réalité que nous vivons doit transpirer dans nos proses et nos poésies. Nous pensons que Read Building n'est pas le lieu, ni le propos des autres revues et par ce fait elle se démarque en spécifiant, en le délimitant aux conditions matérielles d'existence et d'études des étudiants.

La revue doit permettre la critique des idéologies que véhicule l'appareil universitaire à travers le programme d'études littéraires et ensuite de critiquer les divers appareils culturels par le biais des différentes publications et des diverses manifestations culturelles.

La revue se doit de mettre de l'avant l'association générale des étudiants d'études littéraires en fonction de ses priorités. Comprendre l'importance de l'A.G.E.E.L. la question des problèmes concrets se devait de reprendre l'aspect prioritaire dans la revue. Dans le sens même où l'association est notre organisation de défense de nos intérêts et que nous, étudiants, sommes aussi attaqués par l'état nous ne pourrions imaginer une revue coupée de notre organisation. Read Building relève de l'association étudiante. Il est normal que les intérêts de l'A.G.E.E.L. convergent avec ceux de la revue.

Comité de rédaction

Présentation du numéro 3

Le présent numéro est le résultat d'un travail collectif des étudiants du Read Building. Il est le fruit de discussions et de débats qui ont eu lieu au sein de l'association.

Le présent numéro est le résultat d'un travail collectif des étudiants du Read Building. Il est le fruit de discussions et de débats qui ont eu lieu au sein de l'association.

Le présent numéro est le résultat d'un travail collectif des étudiants du Read Building. Il est le fruit de discussions et de débats qui ont eu lieu au sein de l'association.

Le présent numéro est le résultat d'un travail collectif des étudiants du Read Building. Il est le fruit de discussions et de débats qui ont eu lieu au sein de l'association.

Cet article, tout en nous donnant l'information pertinente, démontre la carence et le manque de renseignements qui existe au sujet de l'édition dans les cours du Bac. En même temps qu'il dénonce toute la mystification du processus de mise en marché du livre, il met l'accent sur la réalité, c'est-à-dire l'impérialisme et le monopole français, ainsi que l'opposition qui s'est organisée et les solutions qu'elle met de l'avant.

Enfin, on retiendra surtout les effets du plan protectionniste que réclame cette opposition, les liens qui sous-tendent la politique et l'édition, avec tous les enjeux contradictoires d'une politique nationaliste de l'édition.

Situation du livre au Québec

Quel est l'étudiant en études littéraires (ou françaises, ou québécoises) qui durant son plus ou moins long séjour dans l'arène de l'enseignement universitaire, ne se sera pas régulièrement plaint du coût exorbitant des livres à l'étude: romans, recueils de poésie, essais critiques, dictionnaires et le reste? Voilà, vraisemblablement, un phénomène, la hausse croissante du prix du livre, qui attire unanimement l'attention des bacheliers en herbe. Mais même si ce phénomène contribue grandement à cette détérioration de plus en plus évidente des conditions d'étude, on ne s'y arrête guère que pour le constater et s'en choquer. Plus remarquable est à vrai dire, l'absence de connaissances chez l'étudiant et en particulier en études littéraires, de la situation générale du livre, sa production, son marché. Symptôme sans doute de la superficialité d'un enseignement, de son "flottement" ou de son "détachement" des choses de ce monde, "le procès de production" de l'outil premier en littérature, le livre, n'est aucunement abordé. Il semble apparaître magiquement sur le comptoir de la librairie, le rayon de la bibliothèque ou la table de travail, "en chair et en os" ou "en fac-similé". Le programme d'études littéraires à l'UQAM offre deux cours jumeaux, dont les syllabus, vagues comme à l'habitude, soulèvent des points qui se rapprochent des préoccupations du milieu du livre. Les cours, Écriture sous le régime du livre I et II, se sont donnés à quelques reprises. L'expérience n'a guère été

concluante. Des cours de création littéraire comme les ateliers de prose et de poésie donnés à nouveau à quelques reprises par des travailleurs du livre, ont pu se rapprocher de ces préoccupations. Reste néanmoins que les étudiants en littérature défilant dans les locaux du Read, qui n'ont pas préalablement touché au problème - créateurs, libraires, correcteurs d'épreuves etc... - ne sont pas saisis de la question. On continue à ressentir les conséquences économiques du problème, à les contourner, tout en persévérant, chez certains, à rêver au livre, l'oeuvre personnelle, roman, poésie, méta-discours.

Dans le milieu de l'édition française, au Québec comme à l'étranger, on s'entend pour qualifier de critique la situation du livre. Critique évidemment pour certains, c'est-à-dire ceux qui sont aux prises avec des problèmes financiers considérables, ou à des difficultés de découchés c'est-à-dire la majorité des petites entreprises, subsistant grâce aux subventions gouvernementales et les quelques mesures protectionnistes en vigueur. Florissante pour les autres, une minorité, de véritables monopoles qui s'emparent graduellement des entreprises marginales et qui pratiquent par ailleurs une exploitation verticale, en s'impliquant aux niveaux de l'impression, de la distribution et de la vente au détail. Une telle polarisation (sa constatation et son évocation par certains artisans québécois du monde de l'édition) a plongé le milieu québécois en pleine effervescence. Les vedettes locales se

sont emparées des rubriques d'opinion des divers cahiers Arts et Lettres en agitant généralement par rapport à ces gros monopoles, le spectre du colonialisme culturel. Les monopoles visés, Hachette et Flammarion, sont étrangers. Ils sont impliqués ici à plusieurs niveaux du marché du livre, respectant comme nous le mentionnons préalablement cette exploitation verticale, multipliant les sources de profits et les bénéficiaires. Hachette est la plus célèbre des multinationales du livre installées au Québec, elle a largement défrayé la manchette. Sa prise en main de maisons comme la Centrale éducative et culturelle, la maison Garneau et sa chaîne de librairies a éveillé les petits éditeurs québécois aux dangers de l'impérialisme économique. Victor-Lévy Beaulieu, la vedette du "front du refus" s'est illustré dans une polémique qui l'opposait à l'ex-ministre des Affaires culturelles, Louis O'Neill. Il exigeait du gouvernement québécois la nationalisation des chaînes de librairies québécoises Garneau et Scorpion passées entre les mains d'entreprises étrangères, des réglementations réduisant l'importation du livre étranger et obligeant les bibliothèques publiques à axer prioritairement leurs achats sur le livre québécois, finalement des subventions rendant gratuite l'acquisition du livre scolaire par l'étudiant.

Les exigences de Beaulieu sont carrément protectionnistes et visent à permettre aux petits entrepreneurs québécois du livre d'affronter la concurrence étrangère. Robert Davies, des éditions L'Étincelle, se fait à ce sujet plus explicite. Dans une entrevue récente accordée à un journaliste français pour le numéro "Spécial Québec" du Magazine Littéraire, Davies affirme que le problème majeur de l'édition québécoise en est un de *sous-capitalisation* et que ce facteur empêche toute politique de croissance au sein d'une entreprise. On y saisira, en poursuivant le raisonnement, que cette stagnation empêche évidemment le petit entrepreneur québécois de se doter des mécanismes

nécessaires pour contrer l'impérialisme étranger ou tout simplement le concurrencer.

Davies, dans le même interview, ramène sur la table la problématique colonialiste. Il y parle de la difficulté pour la classe moyenne québécoise (y lire les petites et moyennes bourgeoisies) de se battre efficacement contre des bourgeoisies étrangères plus fortes. On comprendra qu'une aide gouvernementale, dans l'idée des petits éditeurs, aurait pour fonction première de rétablir l'équilibre et... de la faire pencher éventuellement du côté de la bourgeoisie nationale. Les petits éditeurs québécois n'ont jamais eu par le passé d'interlocuteur très intéressé au sein de l'État provincial. Rappelons-nous les politiques du gouvernement Bourassa et les nombreux arrêtés en conseil de 1971, faisant passer de 25 à 50% la limite possible de capital étranger pour qu'une librairie soit agréée. Depuis le 15 novembre 1976, le décor et le personnel politique à Québec ont changé. Le Parti Québécois, représentant objectif de cette bourgeoisie nationale, devait se montrer plus attentif. On connaît d'ailleurs les liens directs entre le pouvoir québécois et le monde de l'édition: Gérald Godin, ex-directeur des éditions Parti-Pris est maintenant député tandis que le nouveau ministre des Affaires culturelles, Denis Vaugeois, quittait entre autres la direction des éditions du Boréal Express pour faire le saut en politique.

À partir de ces faits, on s'étonnerait de la véhémence des reproches qu'adressent V.-L. Beaulieu et d'autres éditeurs au gouvernement provincial. Mais le Parti Québécois n'a pas semblé rencontrer les espérances de ces petits éditeurs; il n'a pas les moyens à la fois d'exiger un recul du capital français et de courtiser le gouvernement français, un allié international potentiel dans l'éventualité d'une victoire à son référendum. La bourgeoisie nationale n'est pas dépourvue de contradictions; elle exige une protection plus grande contre l'impérialisme étranger, sachant bien que toutes les politiques en ce sens auront tôt ou tard

pour effet de lui fermer le marché français qu'elle lorgne à son tour. Quant au Parti Québécois, il nécessite l'aide de ces petits éditeurs québécois, porte-paroles depuis longtemps de cette idéologie nationaliste qui a fait son succès, en vue de sa grande consultation à venir.

Le problème de l'impérialisme économique dans les domaines qui relèvent de la culture est actuellement hyper-localisé dans la société québécoise. On l'aborde sous toutes les coutures, en le traitant à toutes les sauces. Sous des thèmes éculés comme le colonialisme culturel, on dissimule le caractère premier de la lutte dans l'édition: la lutte a avant tout un enjeu économique. Il est regrettable qu'on persiste dans le milieu universitaire à occulter toute cette dimension de la littérature et qu'on contribue de la sorte à ramener continuellement à une problématique culturelle, la nature éminemment économique de la crise de l'édition. Les alliés du "mammoth" Hachette au Québec ne sont pas les autres monopoles français du livre, à ce point de vue, ils sont tout ce qu'il y a de plus concurrentiels: les alliés d'Hachette dans certains cas, sont des monopoles comme Power Corporation. En passant! la grève à la Centrale éducative et culturelle achève sa deuxième année et Flammarion nous présente d'intéressantes manifestations culturelles québécoises dans le hall d'entrée de la Place des Arts.

Simon Harel
Richard Prieur
Victor Sabino

P.S.
Le lancement prochain d'une politique de la lecture et la parution d'un livre blanc sur la culture exigent une suite à cette esquisse.

Le féminisme est d'une importance flagrante dans notre société. Le nier, taire les textes qui en font montre c'est être aveugle en ce qui a trait à l'oppression spécifique des femmes depuis l'origine de la propriété privée. La question qui demeure posée est celle de savoir si la discrimination sexuelle est le fondement de toute société où l'oppression existe. Nous disons qu'il existe un débat autour de ce dilemme: propriété privée/société patriarcale.

Ce texte a l'avantage de vouloir lier différentes formes d'exploitations à l'université comme dans le monde des travailleurs. Le texte pose-t-il la question d'un regroupement autonome des femmes comme solution? Mais il nous apparaît important de dénoncer ouvertement toutes les questions et toutes les manifestations de discriminations sexuelles.

L'oppression des femmes

L'oppression des femmes: pas seulement dans les milieux de travail. Dans la rue, dans les milieux de santé, dans le couple, la famille, la vie quotidienne; dans les médias; mais AUSSI: dans les lieux d'études; mais AUSSI: dans la Littérature, la Culture, l'Histoire.

"L'éternel féminin". Deux types: la Mère ou la putain.

Rapide coup d'oeil sur: Maupassant, Flaubert, Balzac, Miller, Bataille... Bessette, Péloquin, Louis Gauthier, Aquin...

Toute une dimension d'occulter. La combativité des femmes, leurs luttes depuis des siècles.

La journée internationale des femmes, le 8 mars. Se remémorer cette épopée - volontairement ignorée, - des femmes vers la conquête de leurs droits, de leur AUTONOMIE.

On a beaucoup parlé (on en parle encore beaucoup) des "grands hommes" de l'Histoire. Mais où sont les femmes de cette même histoire? (Peut-être n'était-ce pas la même...) Et dans le même ordre d'idée où sont les opprimé-e-s, le peuple?

Les hommes ont beaucoup écrit. Il (s) ont aussi beaucoup lus. Mais des femmes ont, elles aussi fini par oser écrire (et ce fut une longue étape).

Bien sûr, en petit nombre. La plupart des femmes passaient - tuaient - leur vie à faire, élever, torcher etc... une famille aux gigantesques proportions. (Elles le font encore d'ailleurs - vive le progrès). Mais qu'avaient-elles à dire? Qu'auraient-elles pu dire?

Tout de même, certains textes: elles sont moins lues cependant mais étudiées mais peut-être plus sévèrement critiquées. (Écrire n'est pas une de nos fonctions de femme-Mère/putain).

Peu d'encouragement pour elles, mais aussi pour toutes les femmes, pour nous étudiantEs en études littéraires.

Combien d'ouvrages écrit par des femmes sont au programme du module, combien de cours soulèvent la condition des femmes fortement biaisée dans la littérature?

L'écriture des femmes a longtemps été sans intérêt, non publiable. Les femmes ne parlent pas la même langue, n'(e) (d) écrivent pas les mêmes choses et pas de la même façon que leurs confrères. Et pour cause: nous n'avons pas le même rapport à la société, à la production, à la politique, à la culture, à notre corps. On les a cloisonnées dans leur féminité. Marques profondes qui se manifestent en chacune.

Mais maintenant des femmes écrivent, (se) disent, (s') éditent.

Un peu plus de femmes désormais maîtrisent la littérature, l'écriture. Guère plus accessible cependant. (Encore perçue comme le fait de quelques initiés). Mais lorsque les femmes écrivent c'est avec solidarité, en appui aux autres, avec les autres qui, elles, oseront publier, vendre cette écriture sans se sentir obligées d'imposer les Normes, les Règles usuelles, phalocrates de LA littérature, mais lorsque les femmes écrivent c'est pour "Inventer une parole qui ne soit pas oppressive. Une parole qui ne couperait pas la parole mais délierait les langues"². Une parole non seulement accessible mais qui donne envie de détruire ce mythe de "L'Écriture".

Autre mythe: L'UQAM. Read, quoi de plus ouvert, quoi de plus progressiste. Racisme? Sexisme? Paternalisme?...

Connais pas.

Un cours - un prof - parmi d'autres semblables. Il est question de psychanalyse. On est à expliquer l'expression "Y a RIEN là".

On fait le tour de la situation, on va voir "le mot dans le mot" et on aboutit à: puisqu'il n'y a pas de pénis, il n'y a RIEN. C'est de mon sexe qu'il s'agit, de celui de toutes les femmes, de plus de la moitié de toute la classe composée majoritairement d'étudiantEs. Frustrant, humiliant, surtout beaucoup de mépris. La peur de la différence, la valorisation de soi par la dévalorisation de l'autre. Jeu puéril (s'il en est) mais qui atteint son but. Chacune, chacun trouve sa place. Depuis tellement d'années passées à l'école qu'on nous inculque cette différence dévalorisante pour les femmes et valori - sante, virili - sante pour les hommes que maintenant les jeux semblent être faits. (Pendant ce cours, devant cet exemple, à peu près pas de réactions: on rit... jaune parfois, mais on n'ose (s') affirmer son sexe: il faut poursuivre dans les rôles depuis longtemps assimilés: actif/passive auxquels viennent se greffer ici l'affrontement enseignant/enseigné-e)

"Maman a le bébé
Papa a le fusil
Maman a pelé la patate
Papa réparera ta moto
Maman élève aline, léa, léo et rémi
Papa achètera une poule
Léa a la poupée
Léo a le voilier
Léa est timide
Émile a poli la moto de papa
Léa a fait une robe, aline fait du caramel
Luc fera une culbute et épatera son ami"³

On nous force à apprendre tout ça dans un court laps de temps, même si ça fait mal, même s'il y a résistance: le temps de la petite enfance et ça y est. Toute l'éducation est empreinte de la division sexuelle du travail, du sexisme, du partage des rôles en termes de dominant/dominé-e.

Cette éducation qu'on "sème à tous vents".

Depuis la tendre (!) enfance on nous apprend à être belle, douce et timide, discrète et fragile. À trois ans déjà le flirt n'a plus grand secret pour nous. Lui il lui faut être fort, sûr de lui, ingénieux, curieux et surtout rationnel. Subtil apprentissage bien sûr. De petites choses anodines qui marquent et tracent clairement LA voie. Puis c'est la petite école où les jeux sont calmes et délicats pour les filles, plus agressifs, plus amusants aussi pour les gars. Sans parler du fond de l'enseignement. Le secondaire où on se choisit UNE orientation (pour LA vie): coiffure, couture, art culinaire, dactylo.../mécanique, menuiserie, plomberie, électricité...

L'autre étape:

1. Le marché du travail divisé en: secteurs "féminins" et... l'autre.

2. Le cégep ou existe différemment moins ouvertement la même division (TIN TDI secrétariat/électrotechnique, techniques policières..., moins grande participation des femmes dans les organisations étudiantes les

quelques rares sont souvent secrétaire de l'association...)

Et nous voilà à l'étape qui nous implique: l'Université. Rendu-e-s là, l'intériorisation de cette éducation répressive est faite depuis longtemps (en tout ou en partie): il est grand temps de se sentir femme (ou mâle), du vernis à ongle de la pointe des pieds jusqu'à la racine des cheveux avec tous les risques que cela comporte (je pense ici à toutes les formes - physiques et verbales - d'agressions, à toutes les répercussions sur la santé de toutes les diètes dites amaigrissantes, des produits de beauté, des vêtements inconfortables...).

L'Université. Milieu protégé de ces maux que sont le chauvinisme, le paternalisme, la misogynie, l'oppression, l'exploitation...???

Pourtant il y a des violeurs-étudiants (sans parler de tous ces viols conjugaux). Pourtant tous et toutes n'appuient pas d'emblée la lutte amorcée depuis déjà 10 ans pour l'avortement et la contraception libres et gratuits (qui ne se sent pas concerné par la contraception?), un projet d'une 2e garderie à l'UQAM n'a pas suscité beaucoup d'intérêt dans la communauté de l'UQAM. Les luttes des femmes sont peu répercutées à l'intérieur de l'université. Pourtant les employées du Seuqam doivent passer un test de grossesse avant d'être engagées. Pourtant des étudiants, des professeurs, des employés de l'UQAM continuent de fréquenter les tavernes ("privilège" mâle), d'encourager le commerce des femmes-objets sexuels en achetant des revues pornographiques, en sifflant les femmes qui passent sur la rue, en opprimant-dominant leurs épouses, mères ou amies, en transmettant inconsciemment ou non cette division à leurs enfants. Pourtant le 8 mars, Journée Internationale des Femmes n'a pas l'impact d'un 1er mai Fête des travailleurs... (où sont donc les travailleuSES?)

La prise de conscience de notre oppression ne s'effectue pas

machinalement, tout d'un coup, théoriquement, surgie d'une analyse rationnelle. C'est une longue et dure expérience qui passe par les sens, par les émotions, par les trippes. Ensuite viennent les analyses pour théoriser notre oppression pour mieux la saisir sous toutes ses différentes dimensions.

C'est à nous, femmes, qu'il revient de déterminer nos formes de luttes contre cette division apparemment "arbitraire", d'un arbitraire construit, logique servant les fins d'une minorité exploiteuse.

C'est une oppression spécifique en ce qu'elle nous suit- nous précède partout où nous sommes (et bien sûr où nous ne sommes pas).

Une oppression qu'il convient de situer par rapport à la domination d'une classe par une autre, par rapport au système capitaliste qui nous exploite de toutes les façons possible. Entre autres en donnant l'illusion du pouvoir d'un sexe sur l'autre. Je dis ici illusion non pas parce qu'il n'est pas vécu par le sexe opprimé mais parce que finalement le pouvoir revient encore aux capitalistes exploités. (Qui, à long terme, profite du travail ménager, travail gratuit, de la double journée de travail, de la soumission des femmes?)

Nous devons remettre en question toute cette éducation pour sur-vivre et participer à la lutte contre ce système capitaliste-phalocrate. Mais: C'est à désapprendre pourtant qu'on se heurte à des portes closes.

C'est la raison pour laquelle les femmes désireuses de lutter efficacement contre leur oppression se regroupent en organisations autonomes, pour ensuite (en même temps), fortes de leur appui, de leur solidarité travailler AVEC leur entourage.

La lutte des femmes passe aussi par une remise en question de la vie quotidienne; des rôles de chacune de chacun, jour après jour, dans sa routine personnelle (sociale).

C'est dans la PRATIQUE qu'il est difficile d'être féministe, qu'il est difficile d'être un homme conscient de l'oppression des femmes.

Nicole Lachapelle
28-02-78/20-03-78

¹Pour le Québec, voir Marie Lavigne, Yolande Pinard. *Les femmes dans la société québécoise*. Les Éditions du Boréal Express, 1977.

²Annie Leclerc. *Parole de femme*.

³Lise Dunnigan. *Analyse des stéréotypes masculins et féminins dans les manuels scolaires*. Conseil du Statut de la femme.

Depuis le temps qu'on chuchote aux coins des couloirs ou après les cours autour d'une table avec nos tasses de café coupé d'eau chaude; depuis le temps qu'on discute un peu plus ouvertement dans les assemblées étudiantes ou à travers notre projet de programme (le texte "profil en sémiologie" dans le premier numéro de Read Building)...

Mais l'éminence d'un doctorat en sémiologie, la présence de plus en plus marquée de cette technique des évidences en maîtrise et au bacc. ne nous laissent pas impassible, au contraire. Nous pensons qu'en systématisant le développement d'une critique nous pourrions la freiner et la réduire à une place plus modeste, équivalente à celle des autres options.

C'est pourquoi nous comptons insérer dans la revue des textes critiques de son idéologie, de sa scientificité, de ses auteurs ou autres.

L'article que nous présentons ici est le compte rendu d'un étudiant du cours sémiologie I. Nous ne voudrions pas que sa critique soit interprétée comme étant celle du professeur ou de sa pédagogie. Ce ne sont pas eux qui sont en cause mais bien la matière, présentée d'ailleurs concrètement avec ses paradigmes de bases les plus en accord avec l'esprit qui règne à l'école d'Urbino.

¹ *Les vérités de la palisse*, Michel Pêcheux; chez Maspéro

Pour une critique de la sémiologie

L'objet de la sémiologie, est-il besoin de le rappeler, est l'étude de la vie des signes au sein de la vie sociale. On note, en ce qui a trait à la vie des signes, qu'il s'agit plutôt de codes dont souvent on n'explique que le fonctionnement interne. On donnera à titre d'exemples les différentes études qui ont fait l'objet du cours. Il s'agit bien de l'étude des codes plutôt que l'étude des signes et on remarque que certains codes sont privilégiés: on étudie l'organisation phonologique d'un texte, l'organisation grammaticale, syntaxique, lexicale, psychanalytique, etc.

Il s'agit, nous dira-t-on d'études des signes du code et du code comme tel. Ceci est plausible et même possible mais la pratique nous montre une tendance toute autre. Celle de privilégier l'étude d'un code en particulier, quel qu'il soit et de garder cette étude en dehors de tous champs comparatifs, c'est-à-dire que le code

n'est étudié qu'en fonction de son auto-suffisance, et qu'on élabore à son sujet un méta-langage afin d'expliquer son fonctionnement; tel est le "signe" de toute science. Il s'agit bel et bien pour la sémiologie, d'appliquer un code sur un autre code, comme si celui-ci ne transportait pas son plein sens avec sa pleine signification. La sémiologie se donne pour objet de "décoder" le texte (nous retrouvons ici la survie de certains objectifs des thématiciens).

Par son caractère (pseudo) scientifique, la sémiologie tente (et elle y parvient) d'expliquer le fonctionnement interne du texte (quelque soit le type de discours); pour ce faire, elle a recours à une de ses branches, la linguistique. Voyons comment fonctionne cette approche. La linguistique fait appel à plusieurs "sous-sciences", comme la phonétique, la syntaxique, l'aspect grammatical, la lexicologie, etc.

L'approche linguistique a pour objet de coordonner et de fusionner ces différentes parties en les articulant en un métalangage, celui propre à la linguistique, et en faisant en sorte que ces parties s'auto-suffisent. Elle y parvient puisque, dans le discours linguistique, elles tendent à donner LA signification et LE sens du texte: la phonétique donne l'articulation des phonèmes; la syntaxe donne l'organisation proprement syntaxique des phrases; l'aspect grammatical donne les différentes nuances au niveau de l'énonciation; la lexicologie pour sa part, "épuise" les différents sens dénотатifs du lexique discursif.

Il y a donc pour la sémiologie, un préalable: la maîtrise du code et des méthodes linguistiques. C'est maintenant au tour de la sémiologie de réorganiser le discours linguistique, de lui donner sa signification discursive.

Pour employer sa terminologie, dont nous ne nions pas l'utilité, on se rend compte que la sémiologie est un sème nucléaire dont dépendent des sèmes "satellites" ou gravitationnels. En d'autres termes, elle passe par ses méthodes et ses analyses du particulier au général. Le particulier étant chaque composante du sème nucléaire, tels que phonétique, syntaxique etc, le général serait alors l'union, l'intersection des sèmes satellites. (voir figure)

On s'aperçoit que, comme l'atome, les différents sèmes satellites sont en mouvement perpétuel (dépendant de l'application que le texte demande et "exige"). Leur importance, face au sème nucléaire est donc relative et dépendante, en fonction de l'application pratique pertinente ou non de ce même sème. C'est pourquoi très souvent, on est obligé de laisser tomber certaines composantes de l'analyse sémiologique (grammatical, syntaxique ou autre) étant donné le peu de pertinence face à un supplément d'intelligibilité du texte étudié.

Prenons un exemple précis, la phonétique. Toutes les raisons sont bonnes pour justifier le fait qu'on ait

choisi d'analyser l'organisation et la récurrence des phonèmes. Là où il y a récurrence, il y a quelque chose à dire: bravo! Cependant, une "science" qui n'explique que la récurrence et reste muette, paralysée devant le manque ou l'absence de certains phonèmes au niveau du texte, devient et se transforme à notre avis, en tentative plutôt mathématique et statistique au détriment de l'information. La signification prend son sens dans l'information: où il n'y a pas d'information, de supplément d'intelligibilité, la pertinence perd son sens au profit de l'opportunité, même scientifique. Signalons que nous n'avons pris qu'un exemple, mais nous croyons qu'il en est ainsi des autres branches de la sémiologie.

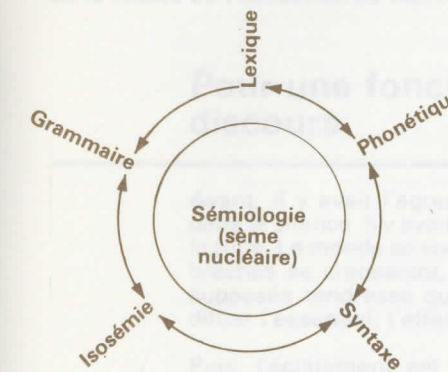
Notons tout de suite qu'il n'est pas question ici de dénigrer la sémiologie, ni de la condamner. Il s'agit plutôt de montrer les faiblesses, les incohérences de telles méthodes et que celles-ci sont loin du stade scientifique. La science, dit-on, n'avance que par hypothèses; la sémiologie est une hypothèse intéressante à condition de ne pas la considérer d'ores et déjà comme une théorie dont les preuves et les expériences sont accomplies et concluantes.

Pour ce qui est du projet initial de la sémiologie, celui de Saussure, qui est l'étude de la "vie" des signes au sein de la "vie sociale", les sémiologues ont eu tendance à bifurquer vers l'interprétation du signe en tant qu'unité de sens, et non en tant qu'unité de sens "significatif" d'un social donné. Il y aurait à faire dans ce domaine une sémiologie des oeuvres romanesques, poétiques, d'autant plus que celles-ci réclament une sémiologie de symbole. (Il ne s'agit nullement ici du symbole freudien, qui lui, ne tient aucunement compte de quelque social que ce soit, étant "fixé" sur la signification sexuelle de tout symbole, qu'il s'empresse de "nommer" universel.) L'oeuvre romanesque et poétique réclament ce type de sémiologie précisément parce qu'ils sont des signes (des symboles) de la vie sociale. Nous aurions alors une sémiologie qui aurait pour objet

l'idéologie, et non plus l'idéologie d'un sémiologue sous le couvert d'un méta-langage "analytico-scientifique".

À ne voir que le texte (en tant que structure intrinsèquement détachée du contenu), on finit par tout expliquer sans rien voir!

Michel Coutu



Il devient nécessaire pour me soutenir dans notre lutte que mon discours se transforme. Pour faciliter mon immersion dans cette nouvelle vivance encore bien fragile.

J'ai été trop longtemps vécue à l'ombre des châteaux. J'ai tout un espace / temps à reprendre. Mais j'ai enfin bouleversé l'ordre établi précédemment. Dans ma tête et jusque dans mon propre rythme. Il me faut agir avec les autres. Dans la traversée de nos positions.

C'est assez le temps où nous fréquentions même de biais le bord des possédants. Il ne s'agit pas d'en sortir, mais de foncer, de briser.

Enfin prête à être active, décisive. Définitive. Sans m'y perdre. Sans compensation. Avec toute ma lucidité et toute mon émotivité. Surtout, une fois pour toutes, cesser d'avoir peur, la pire corruption mentale littéralement imposée, conditionnée, depuis la tendre enfance mammaire.

Ils ont brûlé les sorcières. Nous brûlerons, nous déchirerons les masques psychotiques de leurs discours et de leurs lois. Abolir la violation systématique, le viol généralisé.

JE / NOUS désirons prendre la parole.
JE / NOUS demandons la parole
JE / NOUS accordons la parole
JE / NOUS prenons la parole.

Et je veux tous nous tenir, nous inclure et nous dire dans mon discours nouveau.

Je vais enfin nous parler après (vous) m'avoir parlée.

Je vieillirai active et collective, émotive et amoureuse. Je nous désire tellement au cœur de notre révolte à grandir partout dans nos ventres. Il me semble que je ne peux plus reculer. Continuer, nous continuer ensemble dans la marginalité à posséder.

Maintenant je ne me donnerai plus. Je nous donnerai toute la lutte à vivre au cœur même de notre raison, de notre rumeur.

Je nous entreprends tous dans une vaste entreprise d'intervention chavirante / chavirée.

Je viens de connaître la libération essentielle de ma marginalité hors de l'accord de l'Autre, et je désire nous voir vivre revendication.

À travers vous, je cherche une ligne, un discours, une folie qui pourraient nous amener à vivre dans des rapports hors des corps abîmés.

Avec vous, j'ai le désir de franchir le seuil qu'on m'avait fixé. De me dépasser dans mes rapports à l'autre, au monde, à nous, dans mes discours.

Je nous refuse l'attente, encore une fois, et je nous dois de vivre pleinement ce refus.

Aujourd'hui, pour nous tous, je passe à l'action. Je pose le geste. Oser aller jusqu'au bout.

La lutte est enfin adhérente.
Elle a enfin pris possession de mon corps.

Le temps est venu à l'urgence de crier sur vos têtes et dans vos ventres l'hystérie collective que vous avez implantée depuis toujours dans notre profonde vivance.

À l'urgence d'éclater tous en même temps, au même moment, pour briser toutes les frontières concédées.

Trop longtemps silencieuses, la parole et la lutte sont à prendre, à vivre, partout dans toutes nos forces trop longtemps maintenues en exil.

Nous arrivons de loin, depuis l'héritage servile d'une origine indécise, jusqu'à la douleur lacérée d'une psychose inoculée. Trop longtemps, la vraie lutte est demeurée en état d'incubation. Latente. Palpitante sous les conflits camouflés, occultés. L'attente est à vaincre dans tous les replis de sa possession jalouse et malade.

Encore tout chaud, le sang de notre chair se livre à la plus belle lutte jamais entreprise. Il faut se désaliéner du grand trouble inquisiteur. L'état de siège se disloque et la vraie vie n'est plus ailleurs.

....Pour la libre et réelle possession de nos corps trop souvent dérivés....

....Les pronoms se mêlent à l'infini du réel et elle se forge une chair à la grandeur de sa peau nouvelle et toute colorée du séjour à la lutte de ses frères de force....

Nous devons maintenir le rapport de force contre le pouvoir jusqu'à sa soumission. Tant et aussi longtemps que ce rapport vivra, la lutte prendra toute la place. On m'a donné à travers vous l'outil nécessaire à orienter, à déterminer ma / notre perspective historique et sociale. Je ne suis plus un corps solitaire, défendant. Je fais partie d'un groupe actif, populaire offensif.

À travers votre lutte, j'ai découvert le but ultime à toute forme d'enseignement. L'implication directe, jusqu'à la subversion. La destruction de l'ordre établi par un milieu trop longtemps privilégié de la trilogie

famille / école / gouvernement. L'enseignement doit pouvoir devenir la force dominante capable de briser ces deux structures colonisatrices de tous nos comportements et attitudes politiques et émotives.

Dans tous les domaines, la rupture doit d'opérer entre privé et public. Le privé nous a trop longtemps tenus prisonniers des valeurs inhérentes au système en vase clos du mode de fonctionnement bourgeois, et par le fait même, réactionnaire. Le public est à envahir dans toutes les possibilités de sa réalité matérielle et concrète d'appartenance au monde, d'engagement à la vie.

Il faut enfin consolider un mouvement de masse substantif qui puisse déterminer et bâtir la lutte contre le pouvoir et ses représentants, les patrons.

En tant que professeur, je ne me situe pas de l'autre bord, face aux étudiants, mais bien de l'autre bord, contre les patrons.

En tant que professeur, je suis une travailleuse soumise aux mêmes règles du jeu que la population étudiante. J'ai les mêmes intérêts à défendre contre l'exploitation d'une autorité bureaucratique, administrative et mercantile.

En tant que chargée de cours, je suis une travailleuse exploitée dans la rémunération d'une pédagogie qui ne prévoit pas l'apport externe nécessaire à l'éducation efficace. On ne me reconnaît pas cette disponibilité minimale à ma production. On m'engage sur le faux principe d'une rentabilité administrative.

Je suis pour eux une économie de service, je fais partie du cheap labor, cet état inférieur dans lequel on s'accorde à nous enfermer afin que nous ne criions pas trop fort.

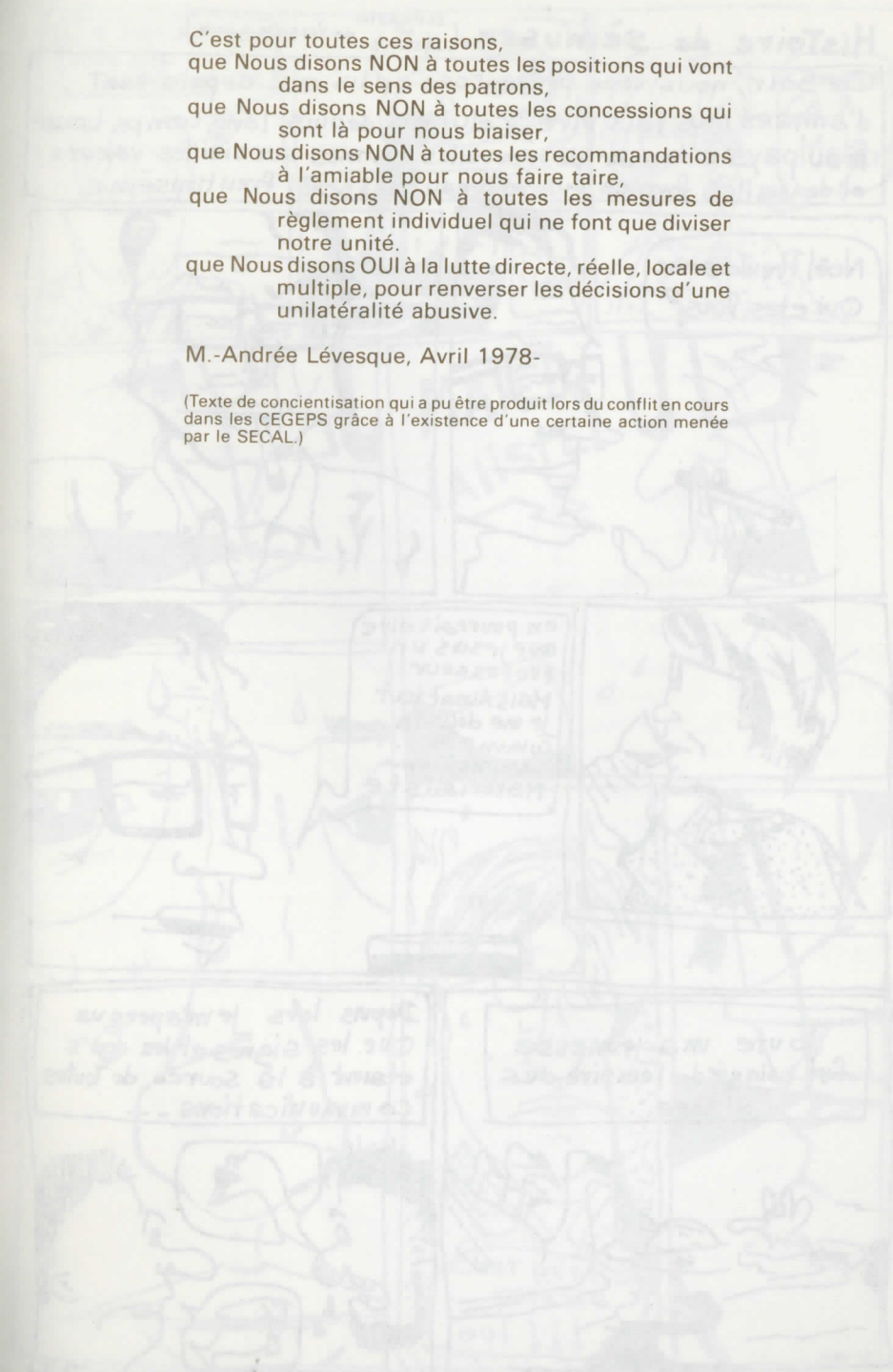
En tant que travailleuse, j'appartiens à tous les travailleurs qui doivent lutter pour faire respecter leurs droits acquis et pour acquérir ceux qui nous sont dûs. Nous sommes restés assis aux tables de négociations assez longtemps, à discuter, à céder.

Maintenant, nous voulons agir et aller chercher ce qu'on nous refuse ou ce qu'on nous masque.

C'est pour toutes ces raisons,
que Nous disons NON à toutes les positions qui vont dans le sens des patrons,
que Nous disons NON à toutes les concessions qui sont là pour nous biaiser,
que Nous disons NON à toutes les recommandations à l'amiable pour nous faire taire,
que Nous disons NON à toutes les mesures de règlement individuel qui ne font que diviser notre unité.
que Nous disons OUI à la lutte directe, réelle, locale et multiple, pour renverser les décisions d'une unilatéralité abusive.

M.-Andrée Lévesque, Avril 1978-

(Texte de concientisation qui a pu être produit lors du conflit en cours dans les CEGEPS grâce à l'existence d'une certaine action menée par le SECAL.)



Histoire de sèmusier. (scénario de Patrick Loza)
 Dessins

Ce Soir, nous vous présentons celui qui depuis tant d'années nous fait rire, celui qui depuis long temps travaille au pays à donner de nouvelles formes aux vieilles valeurs et de vieilles formes aux nouveautés : Noël Prentonsème

